

30 SEPTEMBRE 1965

Toute Dernière Complète

100-DEUX F — Jeudi 30 septembre 1965

800 exposants pour la Biennale de Paris

ILS JOUENT A LA MORT ET A L'AMOUR



Mme X..., par Michel Charpentier, un de ceux qui n'a pas peur de la nature.

Mais par-ci
par-là
un bon
peintre ose
regarder
la nature
en face



Ce serpent de guimauve lisse et sèche n'a pas étonné M. Malraux.

C'EST un véritable laboratoire d'expériences auprès duquel le cabinet du docteur Caligari paraît dérisoire. Ce ne sont que formes en mouvement, projections audio-visuelles, bruits en coulisse, mariages pas toujours heureux de toutes les formes plastiques possibles.

Invités par MM. André Malraux et Raymond Cogniat, 800 exposants représentant 60 pays, se retrouvent à l'occasion de la Biennale de Paris pour quelques semaines dans une aile du Musée d'Art Moderne.

Qu'ils soient figuratifs, abstraits, néo-réalistes, lettristes, op'art ou pop'art, ces jeunes gens de l'art, dont l'âge s'échelonne entre 20 et 55 ans, ont des dénominateurs communs : l'instabilité, le besoin de la découverte et, surtout, l'envie de surprendre. Ils se comportent exactement comme des dadaïstes de l'époque héroïque.

Squelette

Pour eux, tous les matériaux sont bons, même s'ils vont les chercher dans les poubelles : ficelles, morceaux de ferraille, affiches lacérées, vieux journaux. Que sais-je encore.

Français, Anglais, Allemands, Brésiliens, Suédois, Belges, Suisses, Italiens, un instinct irrésistible les pousse tous à choisir

les mêmes sujets pour leurs expériences colorées ou linéaires. Ils aiment, avant tout, la mort. Elle est aussi présente dans une sculpture intitulée : « Après la torture », que dans un squelette d'animal. Elle rôde aux alentours de l'abri anti-atomique réalisé par Gérard Tisserand et son équipe.

Ils pensent aussi à l'amour. Mais c'est sous l'aspect d'une bouche féminine pour réclamer de dentifrice ou sous l'apparence de deux crânes monstrueux et mécanisés qui, grâce à Dieu, n'arrivent pas à se rapprocher.

Papier mâché

Il s'agit de jouer. Et l'on joue. Tout est bon : la tortue en papier mâché, l'otarie lettriste, le cœur d'un Suédois qui « bat à rideaux ouverts », des oiseaux qui emménagent.

Toute cette jeunesse est parfaitement d'accord pour ne pas très bien savoir où elle va. Sous prétexte de suivre le courant à la mode, elle oublie l'art et le remplace par le lulisme.

Malgré toutes ces réticences, la Biennale de Paris me paraît beaucoup plus vivante et beaucoup plus variée que ne le fut celle de Venise en 1964. Là-bas, le pop'art s'était imposé. Aujourd'hui, il est en perte de vitesse.

Les travaux d'équipe tentent de donner le change et font sur le visiteur une impression de sérieux qui permet de lui faire



Sur un mannequin de mode, apparemment sans histoire, Viviane Brown ajuste la robe lettriste « roman hypergraphique », qui permet aux passants de s'instruire dans la rue.

avaler un certain nombre de couleuvres. Il s'agit, par exemple, de l'aménagement d'une plage, de l'essai de centres publics présentés sous forme de maquettes et de projections audio-visuelles, du jardin d'hiver, du réquiem, de l'objet.

Le compartiment décoration théâtrale est important. La « Folle de Chaillot » revient comme un véritable leitmotiv. Le théâtre d'Essai joue lui aussi un grand rôle et des colloques quotidiens vont permettre aux jeunes invités du Musée d'Art Moderne, d'échanger leurs émotions esthétiques.

Au-dessus de la mêlée, on trouve cependant encore par-ci-par-là un bon peintre pour oser regarder la nature en face et la transposer avec talent. Je songe ainsi à une sculpture de Michel Charpentier qui a traité courageusement le nu féminin.

René BAROTTE.